# CHEVEU D'OR

I

Elle était charmante, cette petite Emma, dans son désordre matinal, avec ses cheveux blonds en désordre, débouclés sur son front et sur son cou, son sourire de jeune femme heureuse, son joli bras rond sortant du peignoir de mousseline dont la manche se relevait jusqu'au coude dans les mouvements qu'elle s'imposait pour envoyer par la fenêtre des baisers rieurs.

Des baisers! à qui donc?

A son mari, parbleu! un homme grave ou qui s'efforce de le paraître en descendant de la rue Taitbout dont il habitait le sommet avec sa petite femme.

Il y avait deux ans qu'ils avaient fait un mariage d'amour: l'homme déjà raisonnable,—trente ans;— la femme un peu romanesque, comme toute jeune fille de dix-huit ans, mais franche dans la sincérité de son cœur, et constante, ayant trouvé dans son mari l'idéal rêvé.

Marcel Dupuis était un beau garçon aux cheveux noirs, aux yeux gris très doux, au sourire relevé par une fine moustache brune, au teint mat et chaud des Méridionaux.

Employé dans un ministère, il quittait sa maison tous les jours à neuf heures, le chocolat pris,—un chocolat exquis, à la confection duquel veillait elle-même la jeune épouse, et il rentrait un peu avant l'heure du dîner, très exact toujours.

Au départ comme à l'arrivée, Emma était à sa fenêtre.

Marcel fut obligé de la gronder parce qu'elle prenait, l'hiver à le suivre ainsi des rhumes de cerveau qui lui gâtaient les yeux. Puis des gens avaient souri sur son passage et cela lui avait déplu, Emma se résigna à ne pas ouvrir quand il y eut trop de neige et promit d'autre part de ne plus envoyer de baisers quand il passerait quelqu'un dans la rue.

Une autre fois, un éclat de rire fit lever la tête à Marcel. Au deuxième étage de la maison dont il habitait le rez-de-chaussée, deux jeunes filles s'esclaffaient par suite d'une conversation divertissante, peut-être; non, ce devait être de la petite comédie conjugale dont elles ne s'occupaient sans doute pas, mais que le mari, parce qu'elle ne le charmait plus, commençait à trouver ridicule.

Emma promit qu'elle n'enverrait plus de baisers sans avoir levé le nez vers les fenêtres du deuxième étage.

Elle y tenait, à ses baisers. C'était un bon souvenir pour sa journée d'isolement et elle avait la croyance qu'il seraient pour son mari une protection mystérieuse, une sorte de providence, un souffle d'ange gardien par l'amour.

Certes Marcel Dupuy aimait sa femme. De songer qu'il pouvait la perdre, il en prenait le frisson; mais deux ans de la même vie, des mêmes baisers envoyés à travers l'espace, c'était long. Malheureusement, le ménage n'avait pas d'enfant malgré le désir qui le possédait. C'eût été pour la femme une tendresse moins enfantine du côté du mari; c'eût été pour celui-ci des baisers moins aériens et plus nouveaux au départ et à l'arrivée de chaque jour.

II

Ce matin-là était un de ces matins de printemps ensoleillés, véritables invités de la nature au cœur et à l'esprit.

Marcel descendait, comme nous l'avons dit, la rue Taitbout et aspirait à pleins poumons, en suivant le trottoir, l'air si frais et si pur à cette époque, qu'on en subit l'influence jusque dans les villes.

Emma comme chaque jour, lui avait fait promettre de se retourner; comme chaque jour il tint sa promesse.

Une envolée de souffles amoureux en passant par de jolis doigts effilés aux ongles roses, se répandit dans la rue silencieuse et souvent déserte à cette extrémité sur la hauteur. Rien ne gênait leur passage et, pourtant, ils n'arrivèrent pas à destination. C'était ainsi depuis longtemps déjà. L'habitude en avait fait la saveur insipide; le mari les laissait se répandre dans l'air qu'ils aromatisaient, sans chercher à les retenir.

Ce jour-là, il ne put s'empêcher de songer que si sa femme avait un enfant, elle cesserait de l'être elle-même et qu'il n'aurait plus la corvée de se retourner en pleine rue comme un collégien, pour lui faire plaisir.

Et cette pensée que son désir si naturel ne se réaliserait peut-être jamais le mettait de méchante humeur.

Il en fut distrait par un de ces riens que jette le hasard comme une moquerie aux inoccupés d'esprit et de corps: un cheveu se prélassait sur la manche de son paletot sans plus de gêne que sur le bras d'un coiffeur.

Le premier mouvement de Marcel fut de secouer sa manche; le cheveu s'entêta; il fallut y mettre la main, une simple secousse ne pouvant être maîtresse d'un pareil envahisseur.

Le cheveu tournait autour du bras, en zigzags sans fin, et venait se perdre dans l'ouverture d'un parement rapporté, où il semblait avoir pris racine.

—D'ou peut venir cela? grogna Marcel.

Il ne pouvait guère avoir échappé à l'examen d'Emma, qui passait l'inspection des vêtements de son mari, tout comme celle du chocolat.

Le malheureux tira, tira jusqu'à ce que que la racine du tube féminin lui apparut.

Il s'était arrêté pour cette opération délicate, et, tenant l'objet entre l'index et le pouce, se préparait à le jeter le plus loin de lui possible lorsque, dans le rayon de soleil qu'il coupait, de façon presque imperceptible, il se trouva transformé en fil d'or.

Oh! le joli cheveu!

Marcel le regarda un instant, se trouvant barbare d'avoir pu songer à le jeter aux hasards du ruisseau. "La femme à qui il appartient doit être belle, pensa-t-il. On n'a point pareille chevelure sans que le teint soit amalgamé de lis et de roses, sans que les yeux promettent le ciel dont ils doivent avoir la couleur."

Marcel regarda son cheveu dans tous les sens, le trouva de plus en plus joli dans les reflets divers que lui imposait le mouvement; puis, l'enroulant autour d'un de ses doigts, il en fit un petite boucle.

—Si je cherchais la femme qui possède pareille chevelure? elle ne m'enverrait pas de baisers, mais il serait envirant d'en perdre, dans une toison composée, ainsi que celle-ci doit l'être, de rayons d'or.

Il se dit qu'il venait d'entrer dans la rue Saint-Lazare quand il avait aperçu cette merveille, et que par conséquent ses recherches devraient se borner à la rue Taitbout et au trottoir de gauche qu'il suivait.

Le cheveu d'or avait dû tomber d'une fenêtre et s'accrocher à lui comme un fil conducteur, messager d'amour.

Il lui fit l'honneur du portefeuille, un carnet de maroquin rouge à coins d'argent, dernier cadeau de fête de la gentille Emma.

La petite boucle s'en alla dans une pochette en moire blanche, encore immaculée, réservée sans doute aux choses précieuses.

Marcel rit lui-même de son action presque enfantine, mais le portefeuille reprit sa place et le cheveu resta prisonnier.

La mauvaise humeur du mari s'était envolée; il fut gai tout le jour. La chevelure d'or rayonnait sur son bureau, et il voyait sous sa plume se dessiner une ravissante tête et un corps délicieux.

En revenant, le soir, il interrogea toutes les maisons de la rue jusqu'à la sienne; elles restèrent muettes, mais il garda l'espoir de découvrir la propriétaire de sa trouvaille.

Quelques jours se passèrent: le désir se fit idée fixe. Marcel alla voir tous les appartements à louer du quartier, pour faire bavarder les concierges; il donna le signalement d'une femme à tête dorée; personne ne la connaissait. Il était bien sûr qu'elle existait cependant; il en avait la preuve palpable, vivante, là, sur son cœur, dans une poche. Elle devait habiter tout près.

A moins que.....pourtant....d'une passante de hasard il se fut détaché pour aller à lui, ce lien dont il ne pouvait plus se débarrasser.

Il en devint maussade, ma foi! et acariâtre au point d'inquiéter sa femme qui, de son côté, cherchait un autre cheveu: celui qui avait pu pénétrer dans le cerveau de son mari. Après huit jours, la pauvre Emma se désespéra.

—Il ne m'aime plus! sanglotait-elle dès qu'elle était seule.

Elle en oublia l'envoi de ses baisers, et le sourire d'enfant heureuse disparut de sa lèvre.

—Qu'a donc ma femme? se demanda le mari.

Les baisers qu'il trouvait fatigants et ridicules lui manquaient; les sourires trop fréquents lui parurent préférables à la moue qui était pourtant une nouveauté.

Il finit par s'inquiéter. Est-ce que sa femme en aimerait un autre que lui? Cette pensée rejeta dans l'ombre l'inconnue aux cheveux d'or. Si Marcel y songea encore, ce fut dans l'espoir de tirer de son joli cheveu une vengeance. La peine du talion lui apparut superbe, dans sa devise barbare; "Œil pour œil, dent pour dent." Ah! s'il trouvait jamais la propriétaire du cheveu, comme il rendrait trahison pour trahison.

Et vraiment le joli ménage s'en allait à la dérive; la joie du foyer avait fait place aux tristesses, aux défiances, ce qu'il y a de pire dans l'amour.

Et tout cela pour un cheveu tombé d'un étage quelconque, d'une maison banale, c'était sûr; pas du ciel certainement.

III

Un soir, Marcel rentra de plus mauvaise humeur que de coutume. Un fumet de gala vint soudain à lui en traversant l'antichambre de son rez-de-chaussée. Cela ne lui fit nul déplaisir. C'était une bonne odeur mêlée de rôti succulent, de caramel parfumé, de pâtisserie dont le four ouvert laissait échapper le secret.

—Ma femme reçoit donc? se demandait-il. Cela ne pouvait être plus ennuyeux que le tête-à-tête des jours précédents.

Sa femme l'attendait, seule, dans un négligé charmant; robe de mousseline brodée sur fond soie mauve, parure de perles—un souvenir—au cou et aux bras, et mieux que tout cela, le sourire d'autrefois aux lèvres, le doux rayon de tendresse dans le regard.

Allongée sur une chaise longue, elle tendait vers lui ses jolis bras prêts à l'enlacement.

Que se passait-il donc?

—Deux bonheurs aujourd'hui! s'écria-t-elle.

Elle rougit un peu; son mari le regardait. Alors, elle se pencha sur son épaule, et doucement murmura:

—Nous aurons un enfant.

Marcel la prit dans ses bras, la serrant dans une étreinte heureuse.

—Et l'autre bonheur? demanda-t-il.

—Autre bonheur? eh bien, c'est que je suis sûre d'être aimée à présent. J'en ai eu la preuve pendant ton absence.

Le mari ne comprenait pas.

—Tu as oublié ton portefeuille.

—Cela se peut.

—J'ai fait la curieuse.

—Eh bien?

—Eh bien, dans la jolie pochette blanche, tu gardes cela précieusement.

Elle déroulait le cheveu, cause première de tout le mal.

—Et, reprit-elle gaiement, il n'y a qu'un amoureux capable de ces folies-là!

Marcel était ahuri. Il n'avait donc jamais regardé les cheveux de sa femme?....Si, mais il y avait longtemps de cela, et depuis se jour-là il ne les avait pas revus au soleil.

## NAIVETE

Un domestique qui n'a que huit jours de service entre sans frapper chez sa maîtresse:

—Jean dit-elle doucement, rappelez-vous qu'il ne faut jamais entrer sans frapper.

—Oh! Madame répond Jean, ça ne fait rien, parce que je regarde toujours par le trou de la serrure avant d'entrer, et quand je vois que Madame n'est pas visible, j'attends!

## EPIGRAMME

Sais-tu pourquoi, cher camarade,
Le beau sexe n'est pas barbu?
Habillard comme il l'est on n'aurait jamais pu
Le raser sans estafilade.

# Quand on est Vieux...

—Là, mon père, bien emmailloté dans votre douillette, bien engoncé dans votre fauteuil et dans vos coussins, tout près de ce grand feu et ce paravent derrière votre dos, avec cette chaufferette sous vos pieds et ces couvertures sur vos jambes, vous n'aurez sûrement pas froid!

En coquet costume de velours et de fourrure, la jolie jeune femme, dans ce grand salon de manoir, s'empressait, piétinait, furetait, voletait, papillonnait autour du vieillard et, affairée sans rien faire, fripant et défripant la couverture, tapotant les coussins, tisonnant du bout des pincettes, elle décrivait à mesure, complaisamment, dans un babil étourdissant, tout ce qu'elle faisait pour son père. Son visage demeurait souriant, non sans affectation et sans visible effort; mais ses attentions, ses soins et ses égards, par leur vivacité et leur multiplicité même, trahissaient sa hâte d'en finir. Déjà la porte du grand salon s'était entrebâillée et un jeune et élégant cavalier, le gendre du vieillard, avait furtivement fait signe à sa jeune femme qu'on n'attendait plus qu'elle et que tout était prêt pour le départ. Rendant son geste d'appel plus expressif, les chevaux piaffaient sur le pavé de la cour dont on avait balayé la neige. La jolie dame n'attendait pour rejoindre son mari qu'une remerciement de son père, une parole affectueuse de congé, qui lui permissent de sortir du salon. Mais le vieillard, les yeux embrumés de tristesse, dépaysé dans la solitude de ce grand manoir, demeurait immobile et silencieux.

Tout à coup il grelotta.

—Qu'avez-vous? demanda la dame.

—J'ai froid! dit le père.

—Ce n'est qu'un frisson. Cette pièce est bien close et bien chauffée. Vous serez autrement mieux dans cette belle demeure vaste, aérée et claire, que dans notre vilain petit hôtel étouffé et sombre de Paris. Vous ne serez, ici, troublé ni par nos allées et veuves ni par le bruit des enfants. D'ailleurs, c'est l'avis du médecin: vous avez grand besoin de calme et de repos.

Le vieillard ne lévait même pas son regard morne vers elle. Il paraissait encore plus accablé par tout le mal qu'elle se donnait pour couvrir de ses mensonges de tendresse et de faux prétextes d'intérêt pour sa santé l'abandon et l'exil où on le reléguait. Il grelotta de nouveau.

—Qu'est-ce que vous avez encore?

—J'ai froid! dit le vieillard.

Elle s'agaça, cessa de sourire, ne prévoyant plus le moment où elle pourrait le quitter. Pourtant elle se préoccupait encore de rendre sa moue séduisante:

—Froid? C'est invraisemblable. Vous voulez me contrarier, me taquiner. Vous savez combien je m'inquiète facilement et vous en abusez. Voyons, soyez gentil, dites-moi que ce n'est rien....afin que je parte tranquille!

Le vieillard était redevenu muet et regardait la flamme de son œil atone. Elle remit impatiemment une bûche dans le feu, rapprocha le paravent du fauteuil et lui enveloppa les jambes d'une nouvelle couverture: puis, essoufflée, ses remords sourds apaisés par ce surcroît d'égards, elle décida:

—Là, maintenant, vous ne pourrez plus avoir froid. La voiture m'attend; mon mari va me gronder. Je vous quitte. Je vous laisse ma vieille bonne Margot pour vous tenir compagnie. C'est un vrai sacrifice pour moi, car je n'ai confiance qu'en elle et mes bébés l'adorent, mais je m'en prive bien volontiers pour vous car elle vous soignera, vous dorlotera et vous rendra heureux comme un roi!

Elle semblait vouloir l'étourdir et s'étourdir elle même. Peut-être espérait-elle aussi provoquer, en ce caquetage, le mot de gratitude et d'adieu qui lui permettrait de s'en aller le cœur léger. Mais le vieillard se taisait obstinément, sourd à ce verbiage, pétrifié de tristesse.

Elle se résolut à brusquer la séparation:

—Allons, au-revoir, mon père, embrassez-moi!

Il leva la tête docilement, machinalement, et lui tendit sa joue pâle sans la regarder. Elle y posa ses lèvres roses. Sous le baiser, il grelotta plus violemment.

—Mais qu'avez-vous, enfin?

—J'ai froid! répéta-t-il.

Cette fois elle se fâcha tout à fait.

—C'est impossible. Votre peau est toute tiède. Vous avez chaud, oui, très chaud, au contraire, et déjà l'air vif de la campagne vous donne une mine superbe; mais vous soutenez le contraire afin de me tourmenter, comme si je ne l'étais pas suffisamment! Vous êtes un méchant père; je vous embrasse tout de même, mais vous me faites de la peine, beaucoup de peine....

Sentant que rien ne romprait ce silence et ne secouerait cette immobilité, elle sonna sa vieille bonne Margot et se résigna à partir fâchée. Il lui en coûta deux petites larmes bien perlées qui l'autorisèrent à se flatter d'être infiniment plus sensible que son père. Et, cela pleuré, elle sortit vivement du salon, pleine d'apitoiement pour son "pauvre" mari, pour le "pauvre" cocher et pour les "pauvres" chevaux qui eux tous à l'attendre, devaient avoir eu "réellement" bien froid.

Déjà, à pas amortis, son tricot à la main, la vieille Margot était venue s'asseoir sur un escabeau, de l'autre côté de la cheminée, en face du vieil homme. Il y eut un fracas de roues sur le pavé balayé de la cour, puis tout se perdit, s'étouffa dans la neige. Le vieillard, à ce bruit de fuite rapide, fut secoué d'un dernier grand frisson et il se renversa sur le dossier de son fauteuil, très pâle, les dents serrées, les yeux fermés de douleur.

La vieille bonne s'élança, vers lui, lui frappa dans les mains, lui fit respirer le flacon de sel posé sur le guéridon, parvint à le ranimer un peu. Et dans son trouble, elle criait puérilement:

—Oh mon maître....mon bon maître, revenez à vous....parlez-moi.... ne mourez pas, je vous en prie, ne mourez pas!

—Il fut ému de son accent d'angoisse. Il rouvrit les yeux faiblement, ses dents se desserrèrent et il murmura dans un sourire plein d'amertume:

—Ah! ma pauvre Margot, je puis m'en aller, va; cela ne changera pas leur vie; il y a si longtemps que je suis mort dans leur tendresse!

Puis, ressaisi de son mal, il se reprit à gémir obstinément dans une sorte de râle:

—J'ai froid!....j'ai froid!....j'ai froid!....

A ces mots, éperdue, la pauvre Margot amoncela les bûches dans le foyer, rapprocha le paravent, lui entassa des couvertures sur les jambes.

Alors, avec un geste de fatigue et de chagrin, il lui dit de sa voix désolée et mourante:

—Non, non, ma pauvre Margot, tout cela est inutile, ce n'est pas ce qu'il me faut. Il eût suffi d'un peu d'affection! Mais ce paravent, ces coussins, ces couvertures, ces flammes, ne me réchauffent que le corps .....et c'est dans le cœur, tout au fond du cœur, que je me sens froid!

# Un Monsieur qui va dans le monde.

MONOLOGUE.

(Il entre très gêné et parlant à quelqu'un qu'on ne voit pas).

Je ne sais pas de monologues..... je vous assure..... je ne sais pas de monologues. Hein? [*Au public.*] Je vais dire une fable, voilà tout.

(Récitant.)

*La Cigale et la Fourmi.*

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure..

Non! j'ai déjà été pincé.... j'ai déjà été pincé dans les salons par le maître de la maison, mais jamais le maître de la maison ne m'avait imposé un châtiment pareil à celui-ci.

Dans le courant d'une onde pure...

Vous m'avez peut-être remarqué tout à l'heure au buffet. C'est moi le monsieur qui mangeait et buvait tant. J'en étais à mon sixième verre d'orangeade: ça m'est ordonné, l'orangeade; les alcools me font mal. J'en étais donc à mon sixième verre d'orangeade, quand un monsieur très bien,—ça devait être le maître de la maison, pour sûr—s'approche et me dit: "Pardon, monsieur, qu'est-ce que vous faites là?"—"Vous le voyez, monsieur, je bois de l'orangeade et je mange des petits gâteaux."—"Mais je ne vous connais pas, monsieur."—"Moi non plus, monsieur, mais je suis ravi que ce verre d'orangeade nous donne l'occasion de faire connaissance." Ordinairement, ça prend. Ça n'a pas pris. Le maître de la maison m'a prié de m'en aller. Je lui ai dit que non, que je ne voulais pas, qu'il recevait trop bien. Ça l'a flatté. Et c'est alors qu'il lui est venu une idée!.... L'idée de me faire dire un monologue à la place d'un artiste qui ne vient pas.—"Un monologue, monsieur, un monologue, ou je vous chasse devant tous mes invités. Puisque vous mangez des petits gâteaux sans connaître celui qui vous les offre, c'est bien le moins que vous lui serviez à quelque chose."—"Mais je ne sais pas de monologues...."—"Eh bien, dites n'importe quoi, une fable!" Alors je vais vous dire une fable. Je vais vous dire la *Cigale et la Fourmi:*

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure...

Sapristi! j'aurais dû dire au maître de la maison que je me trompais d'étage. Ça m'a réussi une fois.

Dans le courant d'une onde pure...

Récitant très vite, en bredouillant un peu.

Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure
Et que....et que....la faim en ces lieux....

Vous savez je n'ai pas la prétention de bien dire, je récite gentiment, voilà tout.

Et que la faim en ces lieux attirait.

Moi, qu'est-ce que vous voulez? j'adore le monde. Ma famille habite Montpellier. Je suis seul à Paris, sans argent, sans relations. Eh bien, je veux me faire des relations, voilà tout. Il n'y a que ce moyen-là pour arriver. Ah! les relations! C'est mon rêve. Dans la rue, je salue n'importe qui. On me rend généralement mon salut, ça me fait plaisir. L'ennui de ces relations-là, c'est qu'elles durent peu. Elles commencent au moment où le chapeau se soulève, elles finissent au moment où le chapeau se renfonce; c'est court, évidemment, c'est court.

Heureusement, j'ai trouvé—ceci entre nous—j'ai trouvé un moyen de m'en créer des vraies, des relations! Les soirs d'hiver, je passe mon habit, je vais dans les grandes rues de Paris, et je regarde les fenêtres. Quand j'en vois une fille brillamment éclairée, j'en conclus qu'il se donne dans la maison une soirée, et je monte. Le domestique m'annonce. "Monsieur de n'importe quoi", ça n'a pas d'importance. Le maître de la maison se dit: "Tiens, c'est quelqu'un que ma femme aura invité sans me prévenir!" La maîtresse de la maison se dit: "Tiens! c'est quelque ami de mon mari!" Et j'entre gaiement, sourire aux lèvres, comme un intime. Ça a toujours pris. Il n'y a que ce soir...

(Récitant.)

Qui te rend si hardi de troubler [mon breuvage,
Dit cet animal plein de rage.

Je me souviens.... une chose très drôle.... Dans une de ces soirées-là, il y a un monsieur qui m'a demandé de le présenter au maître de la maison. Et je l'ai présenté. Et le maître de la maison lui a dit, en me montrant: "Présenté par monsieur, vous m'êtes doublement sympathique. Les amis de nos amis....

Dit cet animal plein de rage....
(La mémoire lui fait défaut.)
Dit cet animal plein de rage....

C'est curieux, les tables....Ça vous reste....Celle-là je ne l'ai pas reine depuis le lycée.

Dit cet animal plein de rage....
(Il hésite.)

Allons bon! je ne sais plus!

Et chez les Bonnivard! Ce qui m'est arrivé chez les Bonnivard! Les Bonnivard voulaient marier leur fille. Ils attendaient un prétendu, précisément le soir où je suis passé dans leur rue, en habit, selon mon habitude, et guettant les fenêtres. Ils en avaient éclairé quatre.... pour un prétendu!.... Moi, j'ai cru qu'on donnait là une soirée, et je suis monté. On m'a reçu à bras ouverts. "Comment? c'est vous le jeune homme?", m'a dit une tante âgée. —"Oui, c'est moi le jeune homme...." — "Il est très bien, ma chère, mais le nez...." — Enfin, on m'épluchait. Le père Bonnivard m'a dit: "Faites votre cour!" —Et j'ai fait ma cour. Très gentille, la petite Bonnivard. Ça marchait très bien. Seulement, une heure après, quand le vrai Trublot est arrivé, on m'a flanqué à la porte. Ç'a été un vrai scandale. Le père Bonnivard hurlait, la mère Bonnivard pleurait, les tantes âgées étaient toutes rouges et la jeune fille, murmurait: "Quel dommage! je l'aimais déjà!" Ce jour là, j'ai passé à côté du bonheur.

Sire, répond l'agneau, que Votre [Majesté
Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vais désaltérant
Dans le courant....

[Il se trouble.]

Dans le courant....

Je ne sais plus.... Oh! que c'est contrariant! Le maître de la maison aurait dû me faire passer des rafraîchissements. Ça m'aurait été moins pénible que de rester devant une assistance aussi nombreuse.....

Dans le courant....

Non.... je ne trouve plus rien.... Et ne me demandez pas autre chose.... parce que je ne sais à peu près que la *Cigale et la Fourmi*.... et encore.... vous voyez....

[Il sort contrarié.]

# LES ABEILLES DE VIRGILE

Un hasard me mit sur la voie. Le 28 octobre 1856, nous montions au cimetière du Père-Lachaise pour visiter, avant l'hiver, les sépultures de ma famille, la tombe qui réunit mon père et son petits-fils. Ce dernier-né m'était venu l'année même qui terminait la première moitié de ce siècle, et je l'avais nommé Lazare dans mon espoir religieux du réveil des nations. J'avais cru voir sur son visage comme une lueur des pensées fortes et tendres qui me remplissaient le cœur à ce dernier moment de mon enseignement. Vanité de nos espérances! Cette fleur de mon automne, que j'aurais voulu animer de la vitalité puissante qui a commencé tard pour moi, elle disparut presque en naissant. Et il me fallut déposer mon enfant aux pieds de mon père, déjà mort depuis quatre années. Deux cyprès que je plantai alors dans cette mauvais terre d'argile n'en ont pas moins pris, en si peu de temps, une étonnante croissance. Deux fois, trois fois plus hauts que moi, ils dressent des branches vigoureuses d'un jeune et riche feuillage qui veut toujours pointer au ciel. Qu'on les baisse avec effort, elles se relèvent fières et fortes, vivantes d'une incroyable sève, comme si ces arbres avaient bu dans la terre ce que j'y mis: le cher trésor de mon passé et mon invincible espérance.

Au milieu de ces pensées, montant la colline, avant d'arriver à la tombe qui est dans l'allée supérieure, je faisais cette observation, qu'ayant eu tant d'occasions de fréquenter ce beau et triste lieu, ayant été à un autre âge le plus assidu visiteur des morts, je n'avais presque jamais vu d'insectes au Père-Lachaise. A peine, au grand moment des fleurs, lorsque tout en est couvert et que, même, nombre de vieux tombeaux abandonnés sont comme engloutis dans les roses, je n'ai pas remarqué que la vie animale y abondât, comme elle fait ailleurs. Peu d'oiseaux, très peu d'insectes. Pourquoi? Je ne pourrais le dire.

En faisant cette réflexion, nous avions achevé de gravir la colline; nous étions devant la tombe. J'y trouvai avec admiration, le dirai-je? avec une sorte de saisissement, un surprenant démenti à ce que je venais de dire.

Une vingtaine environ de très brillantes abeilles voletaient sur le jardinet, aussi étroit qu'un cercueil, dépouillé et pauvre de fleurs, attristé de la saison. Il ne restait guère, dans tout le cimetière, que les dernières fleurs d'automne, quelques défaillantes roses du Bengale, demi-effeuillées. Le lieu même où nous étions, plein de constructions nouvelles, de maçonnage et de plâtre, était une Arabie déserte. Sur la tombe enfin, il n'y avait, vers la tête du grand-père, que quelques blancs asters, fort pâles, et sur mon enfant, les cyprès. Il fallait bien que ces asters, dans ce mauvais sol argileux, nourris ou des souffles de l'air, ou des esprits de la terre, gardassent un peu de miel, puisque ces petites glaneuses y venaient récolter encore.

Je ne suis pas superstitieux Je ne crois qu'à un miracle: le miracle permanent de la Providence, naturelle. J'éprouvai, pourtant combien une vive surprise de cœur peut ébranler l'esprit. Je me sentis reconnaissant de voir les mystérieux petits êtres aimer cette solitude, où moi-meme, hélas! je viens rarement. L'entraînement croissant du travail où les jours poussent les jours, la flamme haletante de cette forge où l'on forge de plus en plus vite, doutant si l'on vivra demain: tout cela nous tient plus loin des tombeaux que nous n'y fûmes aux temps rêveurs de la jeunesse. Je fus saisi de voir celles-ci me suppléer, tenir ma place. En mon absence elles peuplaient, vivifiaient le lieu, consolaient mes morts, les réjouissaient peut-être. Mon père leur aurait souri avec sa bonté indulgente; elles auraient fait le bonheur, la première joie de mon enfant.

L'intérêt ne les menait guère. Il y avait si peu à prendre pour elles! Cependant, quand nous suspendîmes aux cyprès des couronnes d'immortelles que nous apportions, elles eurent la curiosité d'aller voir si ces nouvelles fleurs avaient en elles quelque chose. La dure et piquante corolle les rebuta vite, et les renvoya aux asters fanés. J'en fus triste, et je leur dis:

—Tard, bien tard, vous venez, amies, et sur la tombe du pauvre!.... Que n'ai-je à vous récompenser d'un petit banquet d'amitié, qui vous soutienne et vous réchauffe aux premiers froids qui déjà soufflent sur ces hauteurs glaciales, exposées au vent du nord!

Comme si elles m'avaient compris, leurs mouvements répliquèrent juste. J'en vis qui, de leurs petits bras, adroitement tournés en arrière, se frottaient le dos au soleil; elles voulaient s'imbiber à fond de ce rayon tiède et s'en pénétrer. Elles profitaient de l'heure, malheureusement bien courte, où le soleil tourne si vite: on le sent à peine, et il est passé. Leur geste, très significatif, disait manifestement:

—Oh! la froide matinée que nous avons eue!.... Hâtons-nous.... Avant une heure commence la soirée non moins froide, la nuit glacée, qui sait? l'hiver! et bientôt la mort pour nous.

Elles étaient très vives encore, merveilleusement propres et nettes, je dirais presque lumineuses, sous leurs ailes lustrées, glacées d'or. Je ne vis jamais de plus beaux insectes, plus visiblement animés d'une vie supérieure. Une chose m'embarrassait: c'est qu'elles étaient trop belles, trop luisantes, n'ayant point leur costume industriel, leur habit velu, leurs pinceaux, leurs brosses. Enfin, j'aperçus une chose: c'est qu'elles n'avaient pas non plus les quatre ailes de l'abeille, mais seulement deux.

Je reconnus mon erreur. Celles-ci sont justement celles qui trompèrent aussi Virgile. Comme moi, il les crut abeilles et leur a donné ce faux nom. Réaumur avoue que, lui-meme, il y fut un moment trompé.

Mais le fait conté par Virgile n'est pas inexact. On comprend qu'il ait vivement ému l'antiquité et qu'elle y ait vu un type de résurrection. Elles semblent les filles de la mort. Des trois âges de leur existence, elles passent le premier dans les eaux morbides et mortelles, funestes à tous les autres êtres, que laissent échapper les résidus de la vie en dissolution: par une tendresse ingénieuse, la nature les y préserve, les maintient vivantes et les fait respirer en pleine mort. Le second âge, elles le passent sous la terre, dans les ténèbres, pour y dormir leur sommeil de chrysalide. Mais, quittes de cette sépulture, elles sont bien dédommagées de leur abaissement intérieur; une vie légère, aérienne, exempte des travaux de l'abeille, glorifiée par des ailes d'or, comme celle-ci n'en eut jamais, leur est accordée, avec des moeurs douces. Innocentes et sans aiguillon, elles vivent leur saison d'amour sous le soleil et dans les fleurs. Loin de rougir de leur origine, nobles abeilles virgiliennes, elle ne dédaignent pas les fleurs du cimetière, elles font société aux morts, et, pour les vivants, recueillent ce miel de l'âme, l'espoir de l'avenir.

## FANTAISIES

| | |
|---|---|
| L'aspic, | L'A se pique. |
| Le bégueule, | Le B gueule. |
| Le sérail, | Le C raille. |
| Le dégel, | Le D gèle |
| L'école, | L'E colle. |
| L'éphémère, | L'F est mère. |
| Le gérant, | Le G rend. |
| L'achéron, | L'H est rond. |
| L'issue, | L'I sue. |
| Le giberne, | Le J berne. |
| Le canard, | Le K narre. |
| L'élastique, | L'L astique. |
| L'éméri, | L'M rit. |
| Ille-et-Vilaine, | Il et vil N! |
| L'orange, | L'O range. |
| Le Pégase, | Le P gaze. |
| Le curage, | Le Q rage. |
| L'hernie, | L'R nie. |
| L'escompte, | L'S compte. |
| Le têtu, | Le T tue. |
| Lutin, | L'U teint. |
| Les verrues, | Les V ruent. |
| Le double vêtement, | Les W te ment. |
| L'iscia, | L'X scia. |
| Ne jouez pas avec les dandys grecs | Ne jouez pas avec les dents d'Y. |
| Récompensez les aides, | Récompensez les Z, etc. |

## Les Souverains d'Angleterre.

| | | |
|---|---|---|
| La reine Elisabeth, mourut à | | 70 ans |
| La reine Marie, | — | 43 — |
| La reine Anne, | — | 49 — |
| Jacques II, | — | 68 — |
| George Ier, | — | 67 — |
| George II, | — | 77 — |
| George III, | — | 82 — |
| George IV, | — | 68 — |
| Guillaume IV, | — | 72 — |

# DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

## Propositions de paix.

Presse Associée—

New York, 9 février — Une dépêche de Londres au "World" dit que l'on s'attend à un mouvement important en faveur de la paix dans le Sud de l'Afrique.

Le général Sir Evelyn Wood qui avait fait un arrangement avec les Boers, après Majuba, la dernière bataille qui a eu lieu à la fin de la guerre de 1880 81 va partir en qualité de commissaire pour traiter de la paix avec les généraux Boers.

Sa nomination lui permet de remplacer Lord Kitchener qui va être rappelé et prendre le commandement de l'armée dans l'Inde.

Cette mesure nouvelle est due à l'influence du Roi qui s'est conformé aux conseils de l'empereur Guillaume.

## La marine allemande et la marine américaine.

Presse Associée.

Londres, 9 février — A l'occasion de sa visite à Cowes, pour assister à la parade des navires allemands, M. H. Wilson, éditeur du journal de la Ligue de la marine a publié une série d'articles qui ont fait sensation.

Il y déclare que le personnel et la direction de la marine allemande sont supérieurs sous beaucoup de rapports à ceux de la marine anglaise.

On pense en Angleterre que la marine va subir les mêmes changements que l'armée.

M. Wilson a dit à un représentant de la Presse Associée:

Je suis un grand admirateur de la marine américaine. C'est peut-être la meilleure du monde. Mais si vous avez jamais affaire à l'Allemagne; vous aurez fort à faire. Impossible d'avoir une meilleure discipline.

## Les troubles universitaires en Russie.

Presse Associée—

St Pétersbourg, 10 janvier—Il est impossible de lire l'exposé du ministre de l'éducation sur les troubles qui ont eu lieu à Kieff, et ont abouti au transfert de 174 jeunes gens de leur salle d'étude dans les casernes, sans étonnement.

Les agents du gouvernement auraient découvert ces documents qui dévoilaient l'existence d'une organisation qui avait en vue des changements dans le monde politique et dans les universités.

Le ministre garde le silence sur les véritables desseins des étudiants. Ce document ne fait plus remarquer pour ce qu'il ne dit pas que pour ce qu'il dit.

L'exposé parle d'abord de l'arrestation d'un certain nombre d'étudiants, à Odessa, en juin dernier. C'étaient, dit il, des délégués de différentes institutions d'enseignement envoyés à un congrès général d'étudiants.

Les papiers saisis prouveraient qu'il s'agissait d'une organisation qui serait chargée de diriger les activités des étudiants au point de vue politique et social et académique afin d'obtenir des réformes.

Les troubles ont eu pour origine la demande du changement d'un professeur impopulaire.

Il a fallu employer la force armée pour disperser les mutins. Une cour spéciale a été établie. Après 15 séances, elle a déclaré coupables tous ceux qui avaient pris part au mouvement contre les autorités universitaires et les a condamnés tous sans exception au service militaire pendant au moins un an. Deux ont été condamnés à 5 ans de service, et 5 à 3 ans.

## Importation de travailleurs à Honolulu.

Presse Associée—

Honolulu, 30 janvier, via San Francisco, 8 février—Les 23 nègres du Tennessee, récemment amenés ici, sont mécontents et ils ont quitté leurs travaux. C'est, paraît-il, une assez pauvre importation que l'on a faite. Ils réclament $28 par mois, un logement, du combustible, etc.

Le dernier contingent de nègres et de Porto-Ricains est bien supérieur à ces Tennessiens; il fait une besogne très satisfaisante. Soixante Portugais qui sont venus ici de la Nouvelle-Angleterre, sont aussi très appréciés par ceux qui les emploient. Le steamship New Zelandia va en amener 700 autres.

Heiskell's Ointment
Guérit les Maladies de la Peau quand tous les Autres Remèdes ont Echoué.
Essayez-le pour un cas rebelle de Dartre, d'Eréthème, d'Eczéma, de Boutons, d'Ulcères, de Tumeur, de Démangeaison ou toute Maladie de la Peau. Demandez-le à votre pharmacien. Par la poste 50c la boîte. Savon Heiskell pour le peau, 25c.
JOHNSTON HOLLOWAY & CO., 531 rue Commerce, Philadelphie.
"Je considère l'Onguent de Heiskell un des plus grands remèdes que j'ai jamais employés pour les maladies de la peau" Nellie M. Burdette, 128 rue Lovell, Charleston, Ouest Virginie